

LA COMPASSION DE NOTRE-DAME

L'Année liturgique de Dom Guéranger,
vendredi de la Passion

La piété des derniers temps a consacré d'une manière spéciale cette journée à la mémoire des incomparables douleurs que Marie a ressenties au pied de la Croix de son divin Fils. La semaine suivante est occupée tout entière par la célébration des mystères de la Passion du Sauveur ; et bien que le souvenir de Marie compatissante soit souvent présent au cœur du fidèle qui suit pieusement tous les actes de cette longue et sublime scène, les douleurs du Rédempteur, le spectacle de la justice et de la miséricorde divines s'unissant pour opérer notre salut, préoccupent trop vivement le cœur et la pensée, pour qu'il soit possible d'honorer, comme il le mérite, le profond mystère de la compassion de Marie aux souffrances de Jésus.

Il était donc à propos qu'un jour fût choisi dans l'année pour remplir ce devoir sacré ; et quel jour plus convenable que le Vendredi de la semaine où nous sommes, qui est déjà tout entière vouée au culte de la Passion du Fils de Dieu ? Dès le xv^e siècle, en 1423, un pieux archevêque de Cologne, Thierry de Meurs, inaugurait cette fête dans son Église par un décret synodal. Elle s'étendit successivement, sous des noms divers, dans les provinces de la catholicité, par la tolérance du Siège Apostolique, jusqu'à ce qu'enfin, au siècle dernier, le pape Benoît XIII, par un décret du 22 août 1727, l'inscrivît solennellement sur le cycle de l'Église catholique, sous le nom de *Fête des Sept Douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie*. Nous expliquerons ce titre, lorsque notre *Année liturgique* sera arrivée au troisième dimanche de septembre, jour où l'Église fait une nouvelle commémoration du mystère d'aujourd'hui ; nous raconterons alors l'origine première du culte des sept Douleurs de Marie. En ce jour, c'est uniquement Marie compatissante au pied de la Croix que l'Église veut honorer. Jusqu'à l'époque où le Siège Apostolique étendit à toute la chrétienté cette Fête sous le titre que nous venons d'exprimer, on la désignait par ces différentes appellations : *Notre-Dame de Pitié, la Compassion de Notre-Dame, Notre-Dame de la Pâmoison* ; en un mot, cette fête était déjà pressentie par la piété populaire, avant d'avoir obtenu la consécration solennelle de l'Église.

Pour en bien comprendre l'objet, et pour rendre en ce jour à la Mère de Dieu et des hommes les devoirs qui lui sont dus, nous devons nous rappeler que Dieu a voulu, dans les desseins de sa souveraine sagesse, associer Marie, en toutes manières, à l'œuvre du salut du genre humain. Le mystère

d'aujourd'hui présente une nouvelle application de cette loi merveilleuse qui nous révèle toute la grandeur du plan divin ; il nous montre une fois de plus le Seigneur brisant l'orgueil de Satan par le faible bras de la femme. Dans l'œuvre de notre salut, nous reconnaissons trois interventions de Marie, trois circonstances où elle est appelée à unir son action à celle de Dieu même. La première, dans l'Incarnation du Verbe, qui ne vient prendre chair dans son chaste sein qu'après qu'elle a donné son acquiescement par ce solennel *Fiat* qui sauve le monde ; la seconde, dans le sacrifice que Jésus-Christ accomplit sur le Calvaire, où elle assiste pour participer à l'offrande expiatrice ; la troisième, au jour de la Pentecôte, où elle reçoit l'Esprit-Saint, comme le reçurent les Apôtres, afin de pouvoir s'employer efficacement à l'établissement de l'Église. À la fête de l'Annonciation, nous avons exposé la part qu'a eue la Vierge de Nazareth au plus grand acte qu'il a plu à Dieu d'entreprendre pour sa gloire, et pour le rachat et la sanctification du genre humain. Ailleurs nous aurons occasion de montrer l'Église naissante s'élevant et se développant sous l'action de la Mère de Dieu ; aujourd'hui il nous faut raconter la part qui revient à Marie dans le mystère de la Passion de Jésus, exposer les douleurs qu'elle a endurées près de la Croix, les titres nouveaux qu'elle y a acquis à notre filiale reconnaissance.

Le quarantième jour qui suivit la naissance de notre Emmanuel, nous accompagnâmes au Temple l'heureuse mère portant son divin fils entre ses bras. Un vieillard vénérable attendait cet enfant, et le proclama « la lumière des nations et la gloire d'Israël ». Mais bientôt, se tournant vers la mère, nous l'entendîmes lui dire ces désolantes paroles : « Cet enfant sera aussi un signe de contradiction, et un glaive transpercera votre âme. » Cette annonce de douleurs pour la mère de Jésus nous fit comprendre que les joies innocentes du Temps de Noël avaient cessé, et que la carrière des amertumes était ouverte pour le fils et pour la mère. En effet, depuis la fuite nocturne en Égypte jusqu'à ces jours où la noire malice des Juifs prépare une affreuse catastrophe, quelle a été la situation du fils, humilié, méconnu, persécuté, abreuvé d'ingratitude ? Quelle a été, par contrecoup, la continuelle inquiétude, la persévérante angoisse du cœur de la plus tendre des mères ? Mais aujourd'hui, prévenant le cours des événements, nous passons outre, et nous arrivons tout de suite au matin du fatal Vendredi.

Marie sait que, cette nuit même, son fils a été livré par un de ses disciples, par un homme que Jésus avait choisi pour confident, auquel elle-même avait donné plus d'une fois des marques de sa maternelle bonté. À la suite d'une cruelle agonie, le fils de Marie s'est vu enchaîner comme un malfaiteur, et la soldatesque l'a entraîné chez Caïphe, son principal ennemi. De là on l'a conduit chez le gouverneur romain, dont la complicité est nécessaire aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi pour qu'ils puissent, selon leur

désir, répandre le sang innocent. Marie est dans Jérusalem ; Madeleine et les autres amies de son fils l'entourent ; mais il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher les cris tumultueux du peuple d'arriver à son oreille. Et qui d'ailleurs pourrait arrêter les pressentiments au cœur d'une telle mère ? Le bruit ne tarde pas à se répandre dans la ville que Jésus de Nazareth est demandé au gouverneur pour être crucifié. Marie se tiendra-t-elle à l'écart, en ce moment où tout un peuple est sur pied pour accompagner de ses insultes, jusqu'au Calvaire, ce Fils de Dieu qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a nourri de son lait virginal ? Loin d'elle cette faiblesse ! Elle se lève, elle se met en marche, et se rend sur le passage de Jésus.

L'air retentissait de cris et de blasphèmes. Dans cette foule, on n'apercevait ni Joseph d'Arimathie, le noble décurion, ni le docte et grave Nicodème ; ils se tenaient cachés dans leurs demeures, déplorant le sort du Juste. Cette multitude qui précédait et suivait la victime n'était composée que de gens féroces ou insensibles ; seulement un groupe de femmes faisait entendre de douloureuses lamentations, et par cette compassion mérita d'attirer les regards de Jésus. Marie pouvait-elle se montrer moins sensible au sort de son fils que ne le parurent ces femmes qui n'avaient avec lui d'autres liens que ceux de l'admiration ou de la reconnaissance ? Nous insistons sur ce trait pour exprimer combien nous avons en horreur ce rationalisme hypocrite qui, foulant aux pieds tous les sentiments du cœur et les traditions de la piété catholique de l'Orient et de l'Occident, a tenté de mettre en doute la vérité de cette touchante Station de la Voie douloureuse qui marque le lieu de la rencontre du fils et de la mère. La secte impure n'oserait nier la présence de Marie au pied de la Croix : l'Évangile est trop formel ; mais plutôt que de rendre hommage à l'amour maternel le plus tendre et le plus dévoué qui fut jamais, elle préfère donner à entendre que lorsque les filles de Jérusalem se montraient sans crainte sur les pas du Sauveur, Marie se rendait au Calvaire par des chemins détournés.

Notre cœur filial rendra plus de justice à la femme forte par excellence. Qui pourrait dire quelle douleur et quel amour exprimèrent ses regards, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de son fils chargé de sa Croix ? dire aussi quelle tendresse et quelle résignation répondirent de la part de Jésus à ce salut d'une mère éplorée ? avec quelle affection empressée et respectueuse Madeleine et les autres saintes femmes soutinrent dans leurs bras celle qui avait encore à monter le Calvaire, à recevoir le dernier soupir de ce fils de sa tendresse ? Le chemin est long encore de la quatrième Station de la Voie douloureuse à la dixième, et s'il fut arrosé du sang du Rédempteur, il fut baigné aussi des larmes de sa mère.

Jésus et Marie sont arrivés au sommet de cette colline qui doit servir d'autel pour le plus auguste et le plus terrible des sacrifices ; mais le décret

divin ne permet pas encore à la mère d'approcher de son fils. Quand la victime sera prête, celle qui doit l'offrir s'avancera. En attendant ce moment solennel, quelles secousses au cœur de Marie, à chaque coup du marteau impitoyable qui cloue au gibet les membres délicats de son Jésus ! Et quand enfin il lui est donné de s'approcher avec Jean le bien-aimé qui a réparé sa fuite honteuse, avec l'inconsolable Madeleine et ses compagnes, quelles mortelles défaillances éprouve le cœur de cette mère qui, levant les yeux, aperçoit à travers ses pleurs le corps déchiré de son fils, étendu violemment sur le gibet, son visage couvert de sang et souillé d'infâmes crachats, sa tête couronnée d'un diadème d'épines !

Voilà donc ce Roi d'Israël dont l'Ange lui avait prophétisé les grandeurs, ce fils de sa virginité, celui qu'elle a aimé à la fois comme son Dieu et comme le fruit béni de son sein ! C'est pour les hommes, plus encore que pour elle, qu'elle l'a conçu, qu'elle l'a enfanté, qu'elle l'a nourri ; et les hommes l'ont mis dans cet état ! Encore si, par un de ces prodiges qui sont au pouvoir de son Père céleste, il pouvait être rendu à l'amour de sa mère ; si cette justice souveraine envers laquelle il a daigné acquitter toutes nos obligations voulait se contenter de ce qu'il a souffert ! Mais non, il faut qu'il meure, qu'il exhale son âme au milieu de la plus cruelle agonie.

Marie est donc au pied de la Croix, pour recevoir le dernier adieu de son fils : il va se séparer d'elle, et dans quelques instants elle n'aura plus de ce fils tant chéri qu'un corps inanimé et couvert de plaies. Mais cédonc ici la parole au dévot saint Bernard, dont l'Église emprunte aujourd'hui le langage dans l'Office des Matines : « Ô mère, s'écrie-t-il, en considérant la violence de la douleur qui a traversé votre âme, nous vous proclamons plus que martyre ; car la compassion dont vous avez été saisie pour votre fils a surpassé toutes les souffrances que peut endurer le corps. N'a-t-elle pas été plus pénétrante qu'un glaive pour votre âme, cette parole : *Femme, voilà votre fils ?* Échange cruel ! en place de Jésus, vous recevez Jean ; en place du Seigneur, le serviteur ; en place du maître, le disciple ; en place du Fils de Dieu, le fils de Zébédée ; un homme enfin, en place d'un Dieu ! Comment votre âme si tendre n'en serait-elle pas traversée, quand nos cœurs à nous, nos cœurs de fer et de bronze, se sentent déchirés au seul souvenir de ce que le vôtre dut alors souffrir ? Ne soyez donc pas surpris, mes Frères, d'entendre dire que Marie a été martyre dans son âme. Il ne peut y avoir à s'en étonner que celui qui aurait oublié que saint Paul compte entre les plus grands crimes des Gentils d'avoir été *sans affection*. Un tel défaut est loin du cœur de Marie ; qu'il soit loin aussi du cœur de ceux qui l'honorent ! »

Au milieu des clameurs et des insultes qui montent jusqu'à son fils élevé sur la Croix dans les airs, Marie entend descendre vers elle cette parole mourante qui lui apprend qu'elle n'aura plus d'autre fils sur la terre qu'un fils

d'adoption. Les joies maternelles de Bethléem et de Nazareth, joies si pures et si souvent troublées par l'inquiétude, sont refoulées dans son cœur et s'y changent en amertumes. Elle fut la mère d'un Dieu, et son fils lui est enlevé par les hommes ! Elle élève une dernière fois ses regards vers le bien-aimé de sa tendresse ; elle le voit en proie à une soif brûlante, et elle ne peut le soulager. Elle contemple son regard qui s'éteint, sa tête qui s'affaisse sur sa poitrine : tout est consommé.

Marie ne s'éloigne pas de l'arbre de douleur, à l'ombre duquel l'amour maternel l'a retenue jusqu'ici : et cependant quelles cruelles émotions l'y attendent encore ! Un soldat vient sous ses yeux traverser d'un coup de lance la poitrine de son fils expiré. « Ah ! dit encore saint Bernard, c'est votre cœur, ô mère, qui est transpercé par le fer de cette lance, bien plus que celui de votre fils qui a déjà rendu son dernier soupir. Son âme n'est plus là ; mais c'est la vôtre qui ne s'en peut détacher. » L'invincible mère persiste à la garde des restes sacrés de son fils. Ses yeux le voient détacher de la Croix ; et lorsqu'enfin les pieux amis de Jésus, avec tout le respect qu'ils doivent au fils et à la mère, le lui rendent tel que la mort le lui a fait, elle le reçoit sur ses genoux maternels, sur ses genoux qui autrefois furent le trône où il reçut les hommages des princes de l'Orient. Qui comptera les soupirs et les sanglots de cette mère pressant sur son cœur la dépouille inanimée du plus cher des fils ? Qui comptera aussi les blessures dont le corps de la victime universelle est couvert ?

Mais l'heure avance, le soleil descend de plus en plus au couchant ; il faut se hâter de renfermer dans le sépulcre le corps de celui qui est l'auteur de la vie. La mère de Jésus rassemble toute l'énergie de son amour dans un dernier baiser, et oppressée d'une douleur immense comme la mer, elle livre ce corps adorable à ceux qui doivent, après l'avoir embaumé, l'étendre sur la pierre du tombeau. Le sépulcre se ferme ; et Marie, accompagnée de Jean, son fils adoptif, et de Madeleine, suivie des deux disciples qui ont présidé aux funérailles, et des autres saintes femmes, rentre désolée dans la cité maudite.

Ne verrons-nous dans tout ceci qu'une scène de deuil, que le spectacle lamentable des souffrances qu'a endurées la mère de Jésus, près de la Croix de son fils ? Dieu n'avait-il pas une intention en la faisant assister en personne à une si désolante scène ? Pourquoi ne l'a-t-il pas enlevée de ce monde, comme Joseph, avant le jour où la mort de Jésus devait causer à son cœur maternel une affliction qui surpasse toutes celles qu'ont ressenties toutes les mères, depuis l'origine du monde ? Dieu ne l'a pas fait, parce que la nouvelle Ève avait un rôle à remplir au pied de l'arbre de la Croix. De même que le Père céleste attendit son consentement avant d'envoyer le Verbe éternel sur cette terre, de même aussi l'obéissance et le dévouement de Marie furent requis pour l'immolation du Rédempteur. N'était-il pas le bien

le plus cher de cette mère incomparable, ce fils qu'elle n'avait conçu qu'après avoir acquiescé à l'offre divine ? Le ciel ne devait pas le lui enlever, sans qu'elle le donnât elle-même.

Quelle lutte terrible eut lieu alors dans ce cœur si aimant ! L'injustice, la cruauté des hommes lui ravissent son fils ; comment elle, sa mère, peut-elle ratifier, par un consentement, la mort de celui qu'elle aime d'un double amour, comme son fils et comme son Dieu ? D'un autre côté, si Jésus n'est pas immolé, le genre humain demeure la proie de Satan, le péché n'est pas réparé, et c'est en vain qu'elle est devenue mère d'un Dieu. Ses honneurs et ses joies sont pour elle seule ; et elle nous abandonne à notre triste sort. Que fera donc la Vierge de Nazareth, celle dont le cœur est si grand, cette créature toujours pure, dont les affections ne furent jamais entachées de l'égoïsme qui se glisse si aisément dans les âmes où a régné la faute originelle ? Marie, par dévouement pour les hommes, s'unissant au désir de son fils qui ne respire que leur salut, Marie triomphe d'elle-même ; elle dit une seconde fois cette solennelle parole : *Fiat*, et consent à l'immolation de son fils. La justice de Dieu ne le lui ravit pas ; c'est elle qui le cède ; mais en retour elle est élevée à un degré de grandeur que son humilité n'eût jamais pu concevoir. Une ineffable union s'établit entre l'offrande du Verbe incarné et celle de Marie ; le sang divin et les larmes de la mère coulent ensemble, et se mêlent pour la rédemption du genre humain.

Comprenez maintenant la conduite de cette Mère de douleurs, et le courage qui l'anime. Bien différente de cette autre mère dont parle l'Écriture, l'infortunée Agar, qui, après avoir en vain cherché à étancher la soif d'Ismaël haletant sous le soleil du désert, s'éloigne pour ne pas voir mourir son fils ; Marie, ayant entendu que le sien est condamné à mort, se lève, court sur ses traces jusqu'à ce qu'elle l'ait rencontré, et l'accompagne au lieu où il doit expirer. Et quelle est son attitude au pied de la Croix de ce fils ? Y paraît-elle défaillante et abattue ? La douleur inouïe qui l'opprime l'a-t-elle renversée par terre, ou entre les bras de ceux qui l'entourent ? Non ; le saint Évangile répond d'un seul mot à ces questions : « Marie était debout (*stabat*) près de la Croix. » Le sacrificateur se tient debout à l'autel ; pour offrir un sacrifice tel que le sien, Marie devait garder la même attitude. Saint Ambroise, dont l'âme tendre et la profonde intelligence des mystères nous ont transmis de si précieux traits sur le caractère de Marie, exprime tout dans ces quelques mots : « Elle se tenait debout en face de la Croix, contemplant de ses regards maternels les blessures de son fils, attendant, non la mort de ce cher fils, mais le salut du monde. »

Ainsi, cette Mère de douleurs, dans un pareil moment, loin de nous maudire, nous aimait, sacrifiait à notre salut jusqu'aux souvenirs de ces heures de bonheur qu'elle avait goûtées dans son fils. Malgré les cris de son

cœur maternel, elle le rendait à son Père comme un dépôt confié. Le glaive pénétrait toujours plus avant dans son âme ; mais nous étions sauvés ; et bien qu'elle ne fût qu'une pure créature, elle coopérait, avec son fils, à notre salut. Devons-nous être étonnés, après cela, que Jésus choisisse ce moment même pour l'établir la Mère des hommes, en la personne de Jean qui nous représentait tous ? Jamais encore le Cœur de Marie ne s'était autant ouvert en notre faveur. Qu'elle soit donc désormais, cette nouvelle Ève, la véritable « Mère des vivants ». Le glaive, en traversant son Cœur immaculé, nous en a frayé l'entrée. Dans le temps et dans l'éternité, Marie étendra jusqu'à nous l'amour qu'elle porte à son fils ; car elle vient de lui entendre dire que nous aussi désormais nous sommes à elle. Pour nous avoir rachetés, il est notre Seigneur ; pour avoir si généreusement coopéré à notre rachat, elle est notre Dame.

Dans cette confiance, ô Mère affligée, nous venons aujourd'hui vous rendre, avec la sainte Église, notre filial hommage. Jésus, le fruit de vos entrailles, fut enfanté par vous sans douleur ; nous, vos enfants d'adoption, nous sommes entrés dans votre cœur par le glaive. Aimez-nous cependant, ô Marie, corédemptrice des hommes ! Et comment ne compterions-nous pas sur l'amour de votre cœur si généreux, lorsque nous savons que, pour notre salut, vous vous êtes unie au sacrifice de votre Jésus ? Quelles preuves ne nous avez-vous pas constamment données de votre maternelle tendresse, ô vous qui êtes la Reine de miséricorde, le refuge des pécheurs, l'avocate infatigable de toutes nos misères ? Daignez, ô Mère, veiller sur nous en ces jours. Donnez-nous de sentir et de goûter la douloureuse Passion de votre fils. C'est sous vos yeux qu'elle s'est accomplie ; vous y avez pris une part sublime. Faites-nous-en pénétrer tous les mystères, afin que nos âmes, rachetées du sang de votre fils et arrosées de vos larmes, se convertissent enfin au Seigneur, et persévèrent désormais dans son service.